



JEANINE OGOR

AVEC LA COLLABORATION DE
JEAN ROHOU

LA MASURE DE MA MÈRE

éditions dialogues

JEANINE OGOR
AVEC LA COLLABORATION DE
JEAN ROHOU
**LA MASURE
DE MA MÈRE**



éditions dialogues

197

LA MASURE
DE MA MÈRE

JEANINE OGOR

AVEC LA COLLABORATION DE
JEAN ROHOU

LA MASURE
DE MA MÈRE

ILLUSTRATIONS DE
DAVID CREN

éditions dialogues

ISBN 978-2-918135-99-9

© editions-dialogues.fr

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Je dédie ce livre à mes petits-enfants qui ne
peuvent imaginer qu'on vivait ainsi au XX^e siècle.*

Jeanine Ogor

Avertissement

Ceci n'est pas un roman, mais une histoire vraie de relations entre des pauvres et des riches, entre des hommes et des femmes. Ça ne s'est pas passé au Moyen Âge ni dans le tiers-monde, mais dans la campagne bretonne, il y a un peu moins de cent ans, dans une région très chrétienne, où l'on répétait dès l'enfance : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » et « œuvre de chair ne feras qu'en mariage seulement. »¹ Mais désirs et intérêts contredisent souvent les préceptes de la morale.

1. À l'époque, c'était l'un des commandements de l'Église. Il a disparu depuis !

Ma mère s'appelait Lise. C'était la plus grande ; une autre fille avait suivi, Anna ; puis deux garçons, et encore un troisième. Leur père avait deux frères aînés. Leurs parents possédaient deux fermes – deux belles grandes fermes. À leur mort, les aînés eurent chacun la sienne, et le dernier une simple mesure, coincée entre deux autres : un tour de passe-passe, validé par le notaire. Et vogue la vie : facile pour les premiers, misérable pour le dernier. Seul petit luxe : un jardinet derrière la mesure, pour quelques légumes. Cet homme était assez beau et très gentil ; mais pour assortir un ménage c'est surtout l'argent qui compte. Celle qu'il épousa était donc pauvre, comme lui.

Très basse, la mesure n'avait même pas de grenier : à l'arrière, le toit était à cinquante centimètres du sol. Elle avait une seule porte, qui laissait s'engouffrer le vent, et une petite fenêtre. À gauche de la porte, une vieille armoire que le père avait ramenée sur son dos. Contre le mur, face à l'entrée, trois grandes boîtes : des lits clos, avec une porte coulissante entre deux autres panneaux. En général ces panneaux étaient joliment sculptés ; mais pas ici : on était trop pauvre. Une boîte pour les parents, une pour les deux filles, une pour les deux gars. Le petit dernier dormait dans le tiroir de la vieille armoire. Devant les lits clos, tout du long,

un banc fermé, qui servait de coffre, et aussi de marchepied pour entrer dans le lit, et encore à poser le pot de chambre pour la nuit. Sur la gauche, une table avec deux bancs.

Même la plupart des riches de la région dormaient dans un lit clos – un meuble assez original, vu d’aujourd’hui. C’est en général debout qu’on franchit les portes. Pour celle du lit clos, c’était à quatre pattes, la tête la première. Puis on se retournait pour s’allonger sur la couette. Celle des riches était garnie de plumes. Celle des pauvres était remplie de balle d’avoine, renouvelée chaque année après le battage. Quand la balle était neuve, c’était un vrai bonheur de s’y enfoncer comme dans un nid, et de ramener sur soi le gros édredon.

Ces lits étaient hauts sur pied : là-dedans, même un enfant pouvait toucher le plafond. Alors, quand on avait un bébé, pendant les trois premiers mois, on accrochait son berceau au plafond, et sa mère pouvait le bercer avec son pied sans se lever. Et comme les bébés étaient nourris au sein, l’alimentation aussi était sur place. Bref, tout le confort. D’autant plus que la nuit, on fermait la porte coulissante sur soi pour être bien tranquille. Le jour, on la laissait ouverte, on tirait sur le gros édredon de couleur qui se gonflait et bouchait le trou, et on plaçait là-dessus un rideau de dentelle. Malheureusement, chez Lise, ils étaient bien déchirés. N’empêche qu’elle gardait de cette boîte un excellent souvenir ; elle la considérait comme une invention extraordinaire, même si en été, la balle s’étant aplatie, on sentait le bois sous la couette.

On ne voyageait pas beaucoup à l’époque – sauf les hommes pour aller au service militaire, dans la Marine ou



à la guerre. Le vrai lieu de vie, c'était la paroisse natale et ses environs. On se mariait donc surtout entre familles voisines, qui se connaissaient depuis toujours. Les riches mariaient leurs enfants à d'autres riches, sans trop leur demander leur avis : patrimoine d'abord. En breton, se marier se dit *fortunia*.

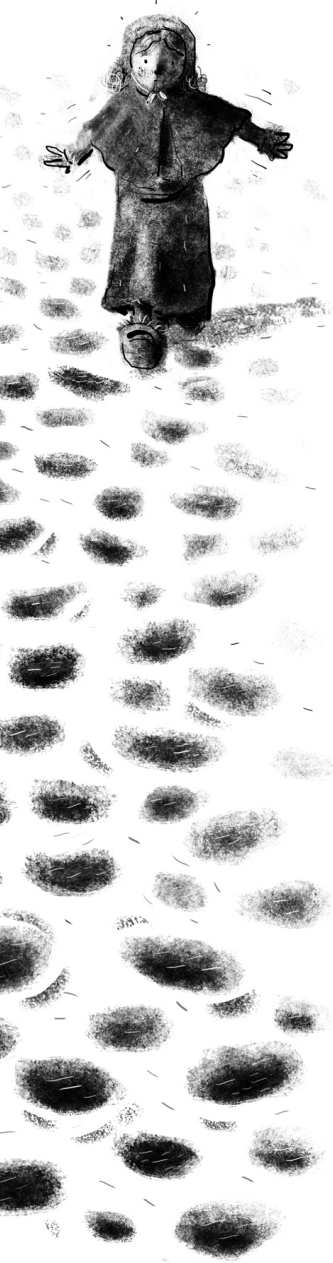
Les pauvres pouvaient suivre un peu mieux leurs sentiments. Lise et son mari s'étaient connus sur le chemin de l'école. Pas la même école bien sûr : Sainte-Anne pour les filles, Saint-Joseph pour les garçons. Mais toutes deux étaient au bourg. Il avait 4 km pour y aller ; elle 2 seulement, pendant lesquels ils cheminaient ensemble, tous les jours sauf le dimanche, entre sept et dix ou onze ans. En principe, depuis 1882, c'était obligatoire jusqu'à 13 ans. Mais les contrôles n'étaient pas rigoureux. Surtout dans le fond des campagnes, où maire et gendarmes savaient que les pauvres avaient besoin que leurs enfants les aident ou, plus souvent, aillent travailler chez les riches, où ils étaient nourris gratuitement en guise de salaire. Seuls les enfants des riches restaient donc jusqu'à 13 ans pour le Certificat d'études. Et aussi un ou une pauvre de temps en temps, parce que curés ou religieuses avaient repéré ces bons élèves pour assurer la relève.

Il y avait aussi une école laïque, une « école du diable », toute petite : seuls y allaient les enfants d'instituteurs, d'autres employés de l'État ou de quelques rouges, heureusement rares dans la paroisse. Garçons et filles y étaient dans la même classe ! On ne leur parlait jamais de Dieu ! On ne pouvait donc pas leur enseigner la vérité sur le monde ni sur l'homme, dont Il était le Créateur, ni sur l'histoire, que conduisait sa Providence. Certains d'entre eux n'apprenaient ni le catéchisme ni les prières : pas de

confession, pas de communion. Comment leurs âmes iraient-elles au paradis ? Et ils sortaient de là sans aucune moralité, puisqu'on ne leur disait pas que les bons seront éternellement récompensés au paradis, et les méchants éternellement punis en enfer. Sur le chemin de l'école, filles et garçons des écoles chrétiennes avaient mission de leur dire de changer d'école. Si ça ne marchait pas, il fallait leur jeter des insultes et des cailloux.

À 12 ou 13 ans, enfants de riches et bons pauvres sélectionnés allaient à Lesneven : Notre-Dame de Lourdes pour les filles, dont la plupart devenaient religieuses ; Saint-François pour les garçons. Les pauvres entraient ensuite au séminaire pour devenir prêtres. La plupart des riches préféraient devenir notaires, médecins, pharmaciens ou officiers. On n'est pas obligé de se dévouer entièrement au bon Dieu quand il vous a donné les moyens de bien vous installer ici-bas.

On allait à l'école pieds nus dans de gros sabots de bois bien lourds, avec leurs clous à grosse tête dans les semelles, pour éviter l'usure. Les chaussures de cuir sont bien plus belles ; et aussi plus légères et plus confortables : il ne leur est pas difficile d'être plus souples que du bois. Mais elles étaient beaucoup trop chères : on en achetait seulement pour se marier, et on les gardait toute sa vie pour les grandes occasions. De plus, elles n'étaient pas adaptées du tout à notre vie. Un sabot c'est un seul bloc : les souliers au contraire sont faits de plusieurs morceaux, et l'eau finit par passer à travers les coutures. Et puis, ils sont beaucoup moins hauts : si on marche dans la boue, on risque de les remplir. Nos chaussures, dans l'enfance comme à l'âge adulte, c'étaient donc des sabots de bois.



C'est dur, le bois. Pour rendre les sabots presque confortables, on mettait un tapis de paille au fond, et un coussin de foin tressé sur le cou-de-pied. Pas facile de courir avec ces boulets. On le faisait quand même. Mais attention ! Le bois se gonfle sous la pluie, puis sèche au soleil, et se fend. Pour éviter ça, un cercle de fer entourait l'encolure de nos sabots. Résultat : le cercle du sabot gauche accrochait l'os de la cheville droite – ou l'inverse, ou même les deux. On appelait ça *tenna tan* : tirer du feu. Et c'est vrai que ça brûlait dur.

Malgré ça, c'était agréable de marcher dans la campagne quand il ne pleuvait pas. Surtout au printemps, en regardant les fleurs et en écoutant les oiseaux. Mais la plupart des chemins étaient en terre : l'hiver, ils devenaient fangeux. Tout à coup, un bruit de suction : ça y est, la boue collante avait absorbé le sabot, et c'était le pied nu qui s'y enfonçait. Il fallait, en claudicant, trouver un ruisseau d'eau propre pour laver pied et sabot, et un bouchon d'herbes sèches pour les torcher. Ou bien rentrer pour le faire à la maison, où l'on serait moqué : « Oh le bouseux ! Oh la bouseuse ! »

Il y avait même, en deux endroits de la paroisse, de redoutables chemins à vaches. Leurs sabots avaient creusé tous les 50 cm des fossés où elles glissaient à chaque pas. Le garçon vacher qui les accompagnait devait sauter d'une bosse sur l'autre, au risque de glisser lui aussi dans le fossé, et de tomber dans l'eau boueuse : on ne passait par là qu'en cas de nécessité.

En hiver, mieux valait donc passer à travers champs. Mais c'était plus long, sauf s'il s'agissait de prés, de bois ou de garennes parcourus par des tas de petits sentiers : des *ribin*, disait-on en breton. Encore fallait-il les connaître ces *ribin*, pour ne pas se perdre. S'il s'agissait de champs cultivés, autre problème. C'étaient généralement des rectangles. Et comme un fait exprès, ils n'étaient presque jamais orientés dans la direction où on allait. Or, on ne pouvait pas les traverser en diagonale, pour ne pas piétiner les cultures. Il fallait passer par la bande de terre qui n'était pas cultivée, le long du talus : *ar relach*. En longeant d'abord la longueur du champ, puis la largeur – ou l'inverse. Et trouver une brèche dans le talus : *en ode* (ou *aode*). Parfois, le propriétaire y avait mis une barrière : on l'ouvrait puis on la refermait soigneusement. Car si elle restait ouverte, des vaches pouvaient venir manger et piétiner les récoltes : c'était le drame. Il y avait déjà suffisamment de brouilles dans la paroisse pour de telles histoires, ou parce que l'un avait détourné le ruisseau qui devait passer par la prairie de l'autre, ou parce qu'on n'avait pas voulu d'un tel pour gendre, d'une telle pour belle-fille. Si bien que parfois, un paysan colérique bouchait sa brèche avec une barricade d'ajoncs ou de ronces, qui valait bien nos fils de fer barbelés.

Il y avait quelques chemins empierrés. Mais les chevaux, les charrettes, la pluie, le gel y faisaient des trous, qui grandissaient vite. Les cantonniers réparaient : on leur déposait çà et là des tas de pierres plus grosses que le poing. Ils les cassaient en petits cailloux, en se protégeant les yeux avec des lunettes qui n'avaient pas de verres mais des grillages. Puis ils bouchaient les trous, avec un peu d'argile pour lier les cailloux. Mais le résultat n'était presque jamais vraiment plat. Alors, pendant que tu écoutes les oiseaux, le nez en l'air, ta cheville part soudain dans un sens interdit par le bon Dieu. Au mieux, tu souffriras huit jours, en faisant des bains de pieds dans l'eau froide de la rivière. Au pire, tu iras chez le rebouteux des vaches : c'est moins cher que le rebouteux des hommes. Il fait bien son travail quand il a bu un petit coup d'eau-de-vie. Pas trop : sinon... Bref, tu en sortiras estropié ou raccommo- dé.

2

Le père de Lise travaillait dans les fermes comme ouvrier agricole : il ramenait un peu d'argent. Mais pas assez pour deux adultes et quatre enfants. Lise se souvenait d'avoir toujours eu faim et d'avoir vu ses petits frères maigrir dès que leur mère cessait de les allaiter. En 1911, la petite Anna était tombée malade tout à coup : elle pleurnichait, s'écroulait par terre, ne se relevait plus. Chaque jour semblait une torture pour cette petite bonne femme de trois ans, si souriante auparavant. Elle ne se nourrissait plus. Le plus grand des garçons prenait son pain : «Je vais la faire manger», disait-il. Il la traînait au bord de la route, s'accroupissait à côté d'elle et mangeait le pain – un morceau bien tendre que le père avait taillé pour elle. Le manège ne dura pas